

## *Le «démâsqueuement» de Descartes par Spinoza dans Les Principia Philosophiae Cartesianae<sup>1</sup>*

F.F.A. Buyse Université Paris I- Panthéon / Sorbonne

### 1. Introduction.<sup>2</sup>

Les Principes de la philosophie de Descartes [Renati Des Cartes Principiorum Philosophiae Pars I. & II. More Geometrico demonstratae] de Spinoza sont, sous divers points de vue, un ouvrage tout à fait remarquable. Comme on le sait, ce livre est le premier et le seul qu'ait publié Spinoza (1632-1677) de son vivant, sous son nom, en 1663<sup>3</sup>. Le livre est composé de trois parties. Initialement, Spinoza ne voulait publier que la seconde et la troisième, inachevée, qui étaient les dictats d'un cours privé sur la philosophie naturelle de Descartes (1596-1650). Spinoza avait donné ce cours à Casarius<sup>4</sup>. Cet étudiant de théologie de l'Université de Leyde était le cohabitant<sup>5</sup> de Spinoza au moment où il habitait à Rijnsburg, après avoir quitté sa ville natale d'Amsterdam. Néanmoins, sur la demande explicite<sup>6</sup> de son cercle d'Amsterdam, Spinoza a ajouté une première partie. Comme appendice, le philosophe hollandais a ajouté à ces trois parties ses *Pensées métaphysiques* [Cogitata Metaphysica] - qu'il avait écrites plus tôt .

Paradoxalement, dans ce seul livre écrit sous son nom, Spinoza ne paraît pas expliquer sa propre philosophie, qui était pourtant déjà bien développée à cette période. Bien au contraire, comme il l'écrit dans sa lettre 13 à Henry Oldenburg (c.1619-1677), il voulait ne publier ce livre qu'à condition que quelqu'un écrivît une préface «où il avertirait les lecteurs et

---

<sup>1</sup> Je tiens à remercier Bruno Rochette de l'ULg pour son aide lors de la traduction de cet article.

<sup>2</sup> Nous utiliserons dans cet article les abréviations suivantes:

1. Pour les œuvres de Spinoza :

PPC = Principes de la philosophie de Descartes [Renati Descartes Principiorum Philosophiae], E = l'Éthique [Ethica], CM = Pensées métaphysiques [Cogitata metaphysica], KV = Court Traité [Korte Verhandeling van God, de Mensch en des Zelfs Welstand], TP = Traité politique [Tractatus Politicus], TTP = Traité théologico-politique [Tractatus Theologico – Politicus], Lettre = Lettre [Epistola], TIE = Traité de la réforme de l'entendement [Tractatus de intellectus emendatione]

Autres abréviations utilisées : ax = axiome, dém = démonstration, sc = scolie, cor = corollaire, déf = définition, expl = explication.

2. Pour les œuvres de Descartes : PP = Les Principes [Principia]

<sup>3</sup> Les PPC ont été publiés en traduction néerlandaise en 1664. Le collégiant Pieter Balling, un ami de Spinoza, était le traducteur.

<sup>4</sup> Voir lettre 13.

<sup>5</sup> Voir lettre 8.

<sup>6</sup> Voir lettre 13.

montrerait par un ou deux exemples que, loin d'en tenir tout le contenu pour vrai, j'étais sur plus d'un point d'une opinion toute opposée ». <sup>7</sup> Et en effet, quand on compare les propositions dans les *PPC* avec sa correspondance de la période de la rédaction des *PPC*, on constate, à première vue déjà, que certaines propositions sont diamétralement opposées à ces propres idées expliquées dans sa correspondance de la période de rédaction des *PPC*. Quelques exemples comme illustration :

Dieu est créateur de toutes les choses. (*Spinoza, PPC I 12 cor1*)<sup>8</sup>

Pour ce que vous objectez à ma première proposition, veuillez considérer, mon ami, que les hommes ne sont pas créés, mais seulement engendrés et que leurs corps existaient antérieurement bien que formés d'autre sorte. (*Spinoza à Oldenburg, Lettre 4, 1661*)

Dieu est incorporel. (*Spinoza, PPC I 16*)

En outre je n'établis pas entre Dieu et la nature la même séparation que les auteurs à ma connaissance ont établie. (*Spinoza à Oldenburg, Lettre 6, 1661/1662*)

Les *PPC* ont été très souvent présentés, non seulement par Spinoza lui-même, mais aussi dans la littérature secondaire et très souvent par de nombreux commentateurs depuis longtemps, plutôt comme une réécriture des *Principes* de Descartes ou « a by-product of Spinoza's Philosophical career » qui nous apporte peu sur la philosophie de l'auteur de l'*Ethique* et sur son développement. Pour cette raison, cet ouvrage a été relativement peu étudié, exactement comme *les Principia philosophiae* de Descartes n'ont pas été étudiés au vingtième siècle.

Contrairement à ces deux positions, nous argumenterons dans cet article qu'il y a bien déjà des éléments tout à fait spinozistes dans le *De Principiis Cartesianae*. Plus précisément nous examinerons la conception du corps. À première vue, Spinoza semble copier littéralement des définitions du corps de Descartes. Mais un examen plus détaillé du texte en

---

<sup>7</sup> Spinoza écrit dans cette lettre: "Après avoir, au mois d'avril, transporté ici ma demeure, je suis parti pour Amsterdam. A mon arrivée, quelques-uns de mes amis me demandèrent une copie d'un certain Traité contenant l'exposition, suivant la méthode géométrique, de la deuxième partie des Principes de Descartes et un résumé des plus importantes questions de métaphysique, Traité dicté par moi, il y a quelque temps, à un jeune homme à qui je ne voulais pas communiquer librement ma propre manière de voir. Ils me prièrent en outre d'exposer le plus tôt possible, de la même façon, la première partie des Principes. Comme il m'était difficile de répondre à mes amis par un refus, je me suis mis au travail et, en deux semaines, j'ai terminé cette première partie et l'ai remise à mes amis qui alors me demandèrent l'autorisation de publier le tout. Ils l'ont obtenue sans peine, sous la condition que l'un d'eux, moi présent, améliorerait le style de cet écrit et y joindrait une petite préface où il avertirait les lecteurs et montrerait par un ou deux exemples que, loin d'en tenir tout le contenu pour vrai, j'étais sur plus d'un point d'une opinion tout opposée. Tout cela un ami, qui devait procurer la publication de ce petit ouvrage, m'a promis de le faire et cela m'a retenu quelque temps à Amsterdam." Voir aussi lettre 15 à ce propos.

<sup>8</sup> Tous les extraits des œuvres de Spinoza en traduction française sont de Charles Appuhn, sauf les extraits du *TTP*, qui sont cités d'après la traduction de J. Lagrée et P.F. Moreau.

relation avec les *Principia philosophiae* de Descartes, d'une part, et l'œuvre de Spinoza, d'autre part, révèlent clairement déjà ce que Spinoza pense à ce propos à ce moment. En outre, par ces adaptations aux textes de Descartes, Spinoza démasque la physique du philosophe français. Nous donnerons deux exemples concrets de telles adaptations, à savoir : la notion « de superficie » et le thème du « mouvement de la terre », deux adaptations qui - à ma connaissance - n'ont pas encore été commentées dans la littérature secondaire.

## 2. Les définitions du corps.

Chaque partie des *PPC* contient une définition du corps. Tout d'abord, nous commencerons par la discussion de la définition de la seconde partie - que nous appellerons définition II - et non de la première partie, puisque Spinoza l'a écrite après la seconde partie. Puis nous continuerons par la définition de la première partie (définition I) et, ensuite, nous commenterons la définition de la troisième partie (définition III).

### 2.1 Les définitions circulaires des *PPC* II. (définition II)

#### 2.1.1 Étendue et Mouvement; Mouvement et Étendue.

Spinoza a commencé sa deuxième partie et par conséquent aussi son cours privé par neuf définitions, dont la huitième est la définition du mouvement. Cette définition est suivie par cinq remarques, afin de "la comprendre correctement". L'auteur de l'*Éthique* donne comme première remarque une définition d'une partie de la matière ou, autrement dit, d'un corps [*unius partis materiae, sive unius corporis*]:

Le mouvement dans l'espace est le transport d'une partie de la matière, c'est-à-dire d'un corps, du voisinage des corps qui le touchent immédiatement et sont considérés comme immobiles, dans le voisinage d'autres corps. (Spinoza, *PPC* II Déf 8)

1° Que par partie de la matière il entend tout ce qui peut être transporté à la fois, encore que cela même puisse être à son tour composé de beaucoup de parties ; (Spinoza, *PPC* II Déf 8 remarque 1)

Dans le texte original écrit en latin nous lisons respectivement:

Motus localis est translatio unius partis materiae, sive unius corporis, ex viciniâ eorum corporum, quae illud immediate contingunt, & tanquam quiescentia spectantur, in viciniam aliorum.

Et :

Quod per partem materiae intelligit, id omne, quod simul transfertur, etsi rursus id ipsum constare possit ex multis partibus.

Il est étonnant que les définitions du mouvement et du corps soient tout à fait circulaires. Le mouvement est le transport d'un corps et le corps est ce qui est transporté. Cette circularité n'est pas introduite par le philosophe hollandais; on la retrouve déjà dans la seconde partie des *Principia* de Descartes, dont les *PPC II* sont une interprétation. Spinoza a copié littéralement ces définitions données dans l'article 25 des *Principia* sur «Ce que c'est que le mouvement proprement dit», où Descartes explique comment il conçoit le mouvement local [*motus localis*] opposé au «mouvement pris selon l'usage commun» expliqué dans l'article précédent :

Mais si, au lieu de nous arrêter à ce qui n'a point d'autre fondement que l'usage ordinaire, nous désirons savoir ce que c'est que le mouvement selon la vérité, nous dirons, afin de lui attribuer une nature qui soit déterminée, qu'il est le transport d'une partie de la matière, ou d'un corps, du voisinage de ceux qui le touchent immédiatement, et que nous considérons comme en repos, dans le voisinage de quelques autres. Par un corps, ou bien par une partie de la matière, j'entends tout ce qui est transporté ensemble, quoiqu'il soit peut-être composé de plusieurs parties qui emploient cependant leur agitation à faire d'autres mouvements. [...] (*Descartes, Principes II 25*)

Bien que Spinoza ait copié les définitions de Descartes, la façon dont le philosophe hollandais présente ces définitions dévoile toutefois déjà clairement ses idées par rapport au corps et au mouvement. Tout d'abord, les définitions sont présentées tout à fait différemment que chez Descartes. L'auteur des *Méditations* ne donne ses définitions du mouvement/corps que dans l'article 25, après avoir mentionné plusieurs fois<sup>9</sup>, dans les articles précédents de la seconde partie, qu'un corps est essentiellement «une chose étendue». Spinoza, en revanche, donne ces définitions au début des *PPC II*. En outre, il ne commence pas avec une définition du corps. Il commence inversement par une définition du mouvement qu'il ne présente pas sous la forme d'un texte dans un paragraphe, mais d'une façon bien structurée et numérotée. Par ailleurs, Spinoza donne à cette définition mouvement/corps une place centrale dans son œuvre. Il y réfère plusieurs fois explicitement dans les démonstrations de ses propositions au moment où Descartes ne le fait pas dans ses articles correspondants.

Premièrement, Spinoza réfère à la définition du mouvement/corps dans le scolie *PPC II 15* pour démontrer que le mouvement circulaire n'est pas le mouvement le plus simple, comme Aristote et les scolastiques le pensaient. Le mouvement le plus simple est le mouvement uniforme rectilinéaire, car, selon Spinoza, ceci est une conséquence immédiate de la définition du mouvement/corps et considérer le mouvement le plus simple comme non

---

<sup>9</sup> Descartes écrit déjà dans le premier article des *PP II*: "[...] nous devons conclure qu'il y a une certaine substance étendue en longueur, largeur et profondeur, qui existe à présent dans le monde avec toutes les propriétés que nous connaissons manifestement lui appartenir. Et cette substance étendue est ce qu'on nomme proprement le corps, ou la substance des choses matériels." Il répète qu'un corps est essentiellement une chose étendue dans les articles 2, 4, 5, 10, 13, 16, 21, 22 avant sa définition du mouvement proprement dit dans l'article 25.

rectilinéaire revient à supposer des choses qui ne sont pas incluses dans l'essence de ce mouvement exprimé par la définition. L'argumentation de Descartes est tout à fait différente, puisqu'elle ne se fonde jamais sur la définition de mouvement. Elle est uniquement fondée sur la doctrine de la création continuée, selon laquelle le Dieu créateur intervient dans la nature pour maintenir la quantité de mouvement dans la matière.

Deuxièmement, Spinoza réfère à la définition II dans un nota bene qu'il inclut dans la démonstration des *PPC II 21*. Cette proposition énonce que, si un corps A est deux fois plus grand qu'un corps B et si les deux ont la même vitesse, le corps A aura un mouvement qui sera deux fois plus grand que celui du corps B. Après sa démonstration, Spinoza remarque que cette proposition procède de la définition de mouvement, car plus le corps qui se déplace est grand, plus son mouvement le sera.

Troisièmement, Spinoza explique dans le corollaire 3 des *PPC II 22* que la différence entre vitesse et mouvement découle immédiatement de la définition du mouvement. Il mentionne cela après avoir fait une démonstration fondée sur les *PPC II 21* qui était, comme expliqué ci-dessus, pour lui également fondée sur la définition du mouvement. Cette définition ne parle que d'un transport relatif d'un corps, elle ne dit donc rien de la vitesse du corps en mouvement. Deux corps avec la même vitesse peuvent donc différer en quantité de mouvement et deux corps avec la même quantité de mouvement peuvent donc différer en vitesse.

### 2.1.2. *Mouvement en Étendue; Étendue en Mouvement.*

Pourquoi Spinoza a-t-il tellement explicité la circularité des définitions de Descartes ? A partir de différents éléments qu'on retrouve dans la correspondance et dans son chef d'œuvre qui contient sa philosophie dans le stade le plus développé nous nous permettons de répondre à cette question.

Tout d'abord, c'est Spinoza lui-même qui réfute catégoriquement - quelques mois avant sa mort - dans sa lettre 81 à Ehrenfried Walther von Tschirnhaus (1651-1708) la façon dont Descartes conçoit l'étendue comme «masse en repos» ou autrement dit matière dépourvue de mouvement. D'après le philosophe hollandais, il n'y a pas et il n'y avait jamais de la matière en repos, puisque, selon le principe d'inertie, cela impliquerait qu'une cause externe à la nature ait introduit le mouvement dans la nature. Une telle cause est absurde dans la philosophie, puisque, d'après Spinoza, la Nature qui est absolument infinie

implique tout : il n'y a donc rien d'externe à la nature. Un tel concept cartésien d'étendue est pour Spinoza même tellement faux qu'il réfute dans la même lettre « tous les principes cartésiens de la nature<sup>10</sup> », qu'il considère comme « inutiles pour ne pas dire absurdes ». [*rerum principia Cartesiana inutilia esse, ne dicam absurda*]

Deuxièmement, il y a la conception d'individualité physique ou autrement dit corps dans l'*Éthique*. Spinoza ne définit pas, dans son *Abrégé de Physique*, entre la proposition 13 et 14 de l'*E II*, un corps [*unum corpus, sive Individuum*] comme « une chose étendue » ni comme un bloc massif qui est transporté par rapport aux corps voisins en référant aux corps externes du même niveau. Il n'identifie, en revanche, le corps qu'en référant aux mouvements en repos des parties internes du même corps. Selon Spinoza, un corps est un ensemble très dynamique des corps composants identifié par un rapport mutuel de mouvement et de repos [*motus et quietis rationem*]. Presque tout peut varier: la grandeur des parties peut varier, la vitesse et la direction de la vitesse peuvent changer, les parties peuvent être séparées et substituées et le corps en soi peut même être en repos ou en mouvement dans n'importe quelle direction. Toutefois, le corps maintient sa nature à condition que son ratio de repos et de mouvement soit identique. Un corps n'est donc pas quelque chose qui peut AVOIR un mouvement ou un repos par rapport aux corps voisins, mais plutôt une individualité physique qui EST un ensemble de « mouvement et repos » des parties.

Spinoza, qui avait encore expliqué dans sa toute première lettre<sup>11</sup> à Oldenburg en 1661 que l'étendue - par contraste avec le mouvement - peut être conçue en soi-même, a donc évolué d'un concept du « mouvement » et d'« étendue » vers un concept d'« étendu en mouvement » ou de « mouvement en étendue »<sup>12</sup>. Il n'y a donc pas d'étendue sans mouvement et l'étendue ne peut pas être conçue sans mouvement exactement comme le mouvement ne peut pas être conçu sans étendue. La circularité dans le texte de Descartes a donc évolué dans la direction d'une identité. Dans ce contexte, il est bien compréhensible que

---

<sup>10</sup> Spinoza écrit à Ehrenfried Walther von Tschirnhaus: «De l'étendue maintenant telle que la conçoit Descartes, c'est-à-dire comme une masse au repos, il n'est pas seulement difficile, ainsi que vous le dites, mais complètement impossible de tirer par démonstration l'existence des corps. La matière au repos, en effet, persévérera dans son repos autant qu'il est en elle et ne sera mise en mouvement que par une cause extérieure plus puissante. Pour cette raison je n'ai pas craint d'affirmer jadis que les principes des choses de la nature admis par Descartes sont inutiles, pour ne pas dire absurdes.» (*Lettre 81*, 1676)

<sup>11</sup> Spinoza écrit dans cette lettre: «Il faut noter que j'entends par attribut tout ce qui se conçoit par soi et en soi, de façon que le concept n'en enveloppe pas le concept de quelque autre chose. L'Étendue, par exemple, se conçoit en soi et par soi, mais non le mouvement qui se conçoit en une autre chose et dont le concept enveloppe l'étendue.» (*Lettre 2*, 1661)

<sup>12</sup> Cf. Klever 1988.

Spinoza souligne la circularité des définitions mouvement/corps étant pourtant encore à ce moment sous l'influence de Descartes.

Le thème des qualités de la matière était au centre des discussions entre Spinoza et ses amis au début des années 1660. Spinoza avait commencé, après sa condamnation en 1656, à travailler comme polisseur de lentilles et professeur privé, afin de gagner son pain. Son travail comme polisseur était apprécié par Leibniz (1646-1716) et C. Huygens (1629-1695). Aussi son travail comme professeur privé était excellent, puisque ces amis d'Amsterdam voulaient vraiment qu'il publie son cours. Par ailleurs, d'après une lettre<sup>13</sup> du cartésien Bontekoe (c.1644-1685), Spinoza n'enseignait pas uniquement à Casarius. Bien au contraire, le médecin Bontekoe écrit<sup>14</sup> que de nombreux étudiants de l'Université<sup>15</sup> de Leyde fréquentaient souvent Spinoza à Rijnsburg pour des cours privés en cartésianisme. D'après différents éléments que Bontekoe mentionne dans le même paragraphe, on peut établir historiquement que le cartésianisme qui était enseigné au début des années 1660 à Leyde était plutôt scolastique, que Spinoza était en train de réécrire une partie de la physique de Descartes dans l'ordre géométrique et que les *Principia* étaient très bien connus dans les années 1680. Par conséquent, il est très plausible que ce que l'ex-étudiant de l'Université de Leyde écrit concernant les cours privés de Spinoza soit vrai. Spinoza était donc vraiment un répétiteur de la physique cartésienne plutôt qu'un professeur privé d'un étudiant isolé, Casarius.

Parmi ses amis qui ont insisté pour qu'il publie son cours, il y avait des étudiants de l'Université de Leyde, comme Simon De Vries et Lodewijk Meijer, qui s'intéressaient fort à son cours, bien que Spinoza n'ait jamais été inscrit dans une université. Toutefois, nous ne pouvons pas exclure non plus qu'il ait visité des collèges informellement. Un de ses meilleurs amis Lodewijk Meijer avait même écrit une dissertation en 1660 sous le titre «La Matière, et ses affections, le mouvement et le repos» [*Disputatio Philosophica inauguralis, de Materiâ, ejusque Affectionibus, Motu, & Quiete*]. Comme ce titre le suggère, cette dissertation traite des affections de la matière. Meijer pose, entre autres, les questions : Quelles sont les affections de la matière ? Quelles affections sont réelles et lesquelles ne le sont pas ? Quels sont les principes des choses naturelles ? Bien que le texte soit clairement

<sup>13</sup> Cf. Bontekoe 1680 et Israel 2007.

<sup>14</sup> Bontekoe écrit dans cette lettre: "[...] soo was het Spinosa ligt daar van een gedeelte begrypen, gelijk hij als een Geometer ondernam ten dienste van jonge discipulen, die hem van de Leids Academia, alwaer in die tijd de ware Philosophie nog onder 't kruys geleerd wierd, dikwijls op Reinsburg kwamen bezoeken, een stuk van de Physica op een Geometrike order in geschrifte te stellen, en te doen drukken, gelijk dat boek nog in de wereld is en by veele maar al te bekend is."

<sup>15</sup> D'après un document écrit par Nicolas Sténon, Spinoza visitait régulièrement l'université de Leyde pendant l'année 1661. Cf. Totaro 2000.

écrit et fondé sur un modèle cartésien mécaniste opposé à une philosophie qualitative des Péripatéticiens, il y a quand même des différences avec Descartes. En outre, il s'agit bien des différences qui sont pertinentes dans cet article, puisqu'on les retrouve aussi chez Spinoza, qui avait des contacts intenses avec Meijer au début des années 1660.

Tout d'abord, il y a le fait que Meijer souligne dans son texte de nombreuses fois<sup>16</sup>, d'une manière très explicite, que le repos est, exactement comme le mouvement, quelque chose de réel. Opposé au concept péripatéticien, le repos n'est pas à comprendre comme une absence ou une négation de mouvement. D'après Meijer, « si le repos n'était rien d'autre que l'absence ou la négation d'un mouvement, un corps au repos pourrait être mu par le plus petit degré de mouvement, puisqu'il n'y a dans la négation aucune force de résistance. » Toutefois, l'expérience quotidienne témoigne du contraire. Le repos est donc exactement comme le mouvement quelque chose de positif. Le cartésio-spinoziste mentionne dans sa dissertation chaque fois « mouvement » ensemble avec « repos » dans des expressions comme : « mouvement et repos », « les propriétés du mouvement et du repos », « la quantité de mouvement ou de repos », « le transfert du mouvement et du repos » au cours de son texte. En outre, il conclut dans le dernier paragraphe : « [...] il est évident qu'il n'y a de réelles aucune des affections du corps naturel qui ne naissent du mouvement et du repos; ainsi que de la matière, et que tous trois doivent être tenus pour les principes des choses naturelles.» Descartes, en revanche, ne traite pas les mouvements et le repos d'une façon si symétrique que Meijer et conçoit le repos – certainement aux yeux de Spinoza – encore beaucoup trop comme une absence de mouvement. Le philosophe français explique par exemple dans l'article 23 « que toutes les variétés qui sont en la matière dépendent du mouvement de ses parties » sans parler du repos. Spinoza, en revanche, remarque bien dans la scolie de *PPC II 11* : « Ce que, d'ailleurs, nous disons du mouvement devra s'entendre aussi du repos. » Par ailleurs, exactement comme Meijer dans sa dissertation, il mentionnerait dans son *Éthique* toujours mouvement et repos ensemble.

---

<sup>16</sup> Voir surtout les articles suivants: VII, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, XLI et XLII. Dans l'article XXXVIII L. Meijer écrit: «De ce silence sur le repos, je ne puis m'imaginer aucune raison, sinon qu'ils [les Physiciens] auront pensé qu'il n'est que la négation ou l'absence du mouvement. Si le contraire, n'avait déjà été abondamment démontré, cette opinion pourrait aussi être très facilement réfutée par cette preuve : si le repos n'était rien d'autre que l'absence ou la négation du mouvement, un corps au repos pourrait être mu par le plus petit degré de mouvement, puisqu'il n'y a dans la négation aucune force résistance. Mais en fait, l'expérience quotidienne témoigne plus qu'il ne faut qu'un bon nombre de corps au repos présentent une résistance plus au moins grande aux mouvements des autres, et prennent de celui qui les heurte, avec plus ou moins de facilité ; c'est pourquoi il faut nécessairement admettre que la cause de cette résistance est quelques chose de réel ; pour nous cela provient du repos. »

## 2.2 La définition scolastique des PPC I. (Définition I)

Nous retrouvons dans la première partie une définition du corps comme la septième des dix définitions au début de cette partie:

La substance qui est le sujet immédiat de l'étendue, et des accidents qui présupposent l'étendue, comme de la figure, de la situation, du mouvement dans l'espace, etc., est appelée *Corps*.<sup>17</sup>

Dans le texte original, Spinoza écrit:

Substantia, quae est subjectum immediatum extensionis, & accidentium, quae extensionem praesupponunt, ut figurae, situs, motus localis &c., vocatur Corpus.<sup>18</sup>

Il est étonnant que Spinoza n'utilise pas ici la terminologie cartésienne moderne de *substance/attribut/mode* des *Principia philosophiae*, mais bien le vocabulaire plus scolastique *substance/accident/sujet*. Descartes avait déjà introduit sa nouvelle terminologie dans la première partie<sup>19</sup> des *Principia*. Bien que les mots *substance/attribut/mode* soient de vieux mots, ils expriment, d'après Daniel Garber<sup>20</sup>, parfaitement bien comment l'auteur des *Méditations* concevait un corps. Essentiellement un corps était «une chose étendue» ou un mode de la substance étendue et toutes les autres qualités des corps étaient des façons [*modes*] d'être «étendue». Cette terminologie explique donc clairement - dans ce livre écrit pour les écoles -, d'une part, le rapport entre le corps et sa qualité essentielle et, d'autre part, le rapport entre la qualité essentielle et les autres qualités. Ces rapports n'étaient pas intelligibles dans la philosophie scolastique, bien qu'il y ait eu déjà des scolastiques qui avaient comme accident essentiel du corps l'étendue. Spinoza critiquait catégoriquement, entre autres dans sa correspondance avec le grand expérimentateur anglais Robert Boyle (1627-1691), «cette doctrine enfantine et ridicule des formes substantielles et des qualités».<sup>21</sup> En outre le philosophe hollandais montre, à la fin de sa lettre 56 à Hugo Boxel, son appréciation pour les atomistes, qui expliquaient les phénomènes naturels en fonction des qualités mécanistes des atomes, bien qu'il ne fût pas atomiste - exactement comme Descartes -, puisqu'il n'y a pas de parties composantes indivisibles qui composent la matière comme il n'y a pas de vide.

<sup>17</sup> Cf. PPC I Def.7.

<sup>18</sup> Ibidem.

<sup>19</sup> Voir surtout les articles 51, 56 et 64 des *PP I*.

<sup>20</sup> Cf. Garber 1992.

<sup>21</sup> Cf. *lettre* 13. Cette lettre est écrite en 1663, l'année donc de la publication des *PPC*. Néanmoins la correspondance de Spinoza avec Robert Boyle n'était jamais directe mais toujours indirecte via le premier secrétaire du Royal Society, Henry Oldenburg.

Le philosophe hollandais réfère aux paragraphes des *Principia philosophiae*, où Descartes avait introduit sa nouvelle terminologie dans la première partie de l'appendice des *PPC* au moment où il commente la division de l'être :

Pour revenir à notre objet dont nous semblons nous être quelque peu écarté, on voit facilement par la définition, ou, si l'on préfère, la description de l'Être que l'Être doit être divisé en Être qui existe *nécessairement* par sa seule nature, c'est-à-dire dont l'essence enveloppe l'existence, et en Être dont l'essence n'enveloppe qu'une existence possible. Ce dernier être substance est divisé en Substance et Mode ; les définitions de la substance et du mode étant données dans les articles 51, 52 et 56 de la partie I des Principes de Philosophie, il est donc inutile de les répéter ici. Je veux seulement qu'on remarque à propos de cette division que nous disons expressément : l'Être se divise en substance et mode, mais non en substance et accident ; car l'accident n'est qu'un mode de penser, et il révèle seulement un aspect. Par exemple, quand je dis qu'un triangle est mû, le mouvement n'est pas un mode du triangle, mais bien du corps qui est mû ; à l'égard du triangle le mouvement est un accident, mais à l'égard du corps le mouvement est un être réel ou un mode; on ne peut en effet concevoir ce mouvement sans le corps, mais on le peut parfaitement sans le triangle<sup>22</sup>.

Dans ce passage, Spinoza explique que l'Être réel [*Ens reale*], « dont l'essence n'enveloppe qu'une existence possible », se divise en mode et substance. En revanche, « l'accident » n'est qu'un mode de penser [*modus cogitandi*]. Spinoza donne l'exemple d'un triangle qui est déplacé. Par rapport au corps (triangulaire) le mouvement est un être réel, puisqu'il n'y a pas de mouvement sans corps. Ce mouvement est une façon ou un mode d'être corps. Par rapport au triangle, en revanche, le mouvement n'est qu'un mode de penser, puisqu'on peut bien concevoir un mouvement sans triangle. Ce que Spinoza écrit ici est donc en contradiction avec ce qu'il écrira plus tard dans la première partie des *PPC*, où il caractérise – comme cela a déjà été expliqué - le mouvement comme un accident qui présuppose l'étendue.

Toutefois, la définition du corps du *PPC I* n'était pas une définition de Spinoza. Comment ? Exactement comme la définition du *PPC II* (définition II), Spinoza a copié littéralement cette définition d'après Descartes. Il ne l'a pas copiée des *Principes* cette fois, mais d'un texte qui fait partie des réponses aux secondes objections des *Méditations*, comme Lodewyk Meijer le remarque bien dans sa préface. Ce texte est intitulé *Raisons qui prouvent l'existence de Dieu et la distinction qui est entre l'esprit et le corps humain disposées d'une façon géométrique*. Au début de ce texte, nous lisons comme définition VII: "La substance, qui est le sujet immédiat de l'extension et des accidents qui présupposent l'extension, comme de la figure, de la situation, du mouvement local, etc., s'appelle *Corps*."

Spinoza réfère à cette définition au moment où il prouve que "Dieu est incorporel" dans la démonstration de la proposition 16 des *PPC I*. Il mentionne bien le numéro exact de cette définition, mais, étonnamment, il paraphrase une autre définition :

---

<sup>22</sup> Cf. CM I 1.

Le corps est sujet immédiat du mouvement dans l'espace (*par la Définition 7*), donc si Dieu était corporel, il serait divisé en parties ; or, cela enveloppant une imperfection, il est absurde (*par la Définition 8*) de l'affirmer de Dieu. (Spinoza, *PPC I 16*)

La substance qui est le sujet immédiat de l'étendue, et des accidents qui présupposent l'étendue, comme de la figure, de la situation, du mouvement dans l'espace, etc., est appelée *Corps*. (Spinoza, *PPC I Def.8*)

Et, dans le texte original en latin, nous lisons :

Corpus est subjectum immediatum motus localis (per Def.7); quare si Deus esset corporeus, divideretur in partes, quod cum clare involvat imperfectionem, absurdum est de Deo (per Def.8) affirmare. (Spinoza, *PPC I 16*)

Substantia, quae est subjectum immediatum extensionis, & accidentium, quae extensionem praesupponunt, ut figurae, sitūs, motūs localis &c., vocatur Corpus. " (Spinoza, *PPC I Def.8*)

Il commence la démonstration par « Le corps est sujet immédiat du mouvement dans l'espace (*par la définition 7*). » Il mentionne ici donc le mouvement et non pas l'étendue comme accident direct du corps. La démonstration est – exactement comme la deuxième démonstration de la même proposition, fondée sur la divisibilité de l'étendue. Il s'agit donc très probablement d'une erreur. Spinoza a probablement involontairement substitué étendue par mouvement. Toutefois, par ce lapsus, il révèle spontanément comment il conçoit personnellement un corps, à savoir : une façon [*modus*] d'être mouvement et repos des parts au lieu d'un mode d'être étendue<sup>23</sup>.

Spinoza a prévu qu'il y aurait probablement de petites erreurs dans la première partie. Pour cette raison, il a insisté – après avoir lu la première version de la préface écrite par Lodewyk Meijer - pour que son ami ajoute explicitement qu'il avait écrit cette partie en deux semaines. Dans sa lettre à Meijer (lettre 15), il continue : « Ainsi prévenu, nul ne pensera que mon exposé soit donné comme si clair qu'on ne puisse en éclaircir davantage le contenu, et de la sorte on ne se laissera pas arrêter par un ou deux mots qui pourraient paraître obscurs. » On retrouve par ailleurs la même erreur dans la traduction néerlandaise des *PPC*, « *Beginzelen der Wijsbegeerte* », qui est parue en 1664, donc une année après la parution de l'œuvre originale. Dans cette traduction, que Spinoza a lue, l'ami de Spinoza, le collégiant Pieter Balling, écrit<sup>24</sup> dans la démonstration [*Bewys*] de la proposition 16 [*VOORSTEL XVI*] intitulé « *Godt is onlichamelijk* » :

---

<sup>23</sup> Cf. aussi KV I, cap. II.

<sup>24</sup> Balling donne dans la deuxième partie de son "Beginzelen der Wijsbegeerte", au page 49, une traduction littérale de la définition du mouvement et du corps (définition II) des *PPCII*: " Plaatselijke beweging is, overbrenging van 't eene deel van de stof, of lichaam, uyt de nabuuricheit van die lichamen, die 't zelve onmiddellijk raaken, en als rustende aangemerkt werden, in de nabuuricheyt van andere.

Lichaam is onmiddlijk onderwerp van plaatselijke beweging. (bep.7.) [...]

Donc Balling substitue ici - exactement comme Spinoza - « étendue » [*uitstrekking*] par mouvement [*beweging*] bien qu'il réfère - exactement comme dans le texte latin – à la définition 7 [*bep.7.*], où étendue est également donné comme sujet immédiat [*onmiddlijk onderwerp*] :

De zelfstandicheit die een onmiddlijk onderwerp is van uitstrekking, en van toevallen die uitstrekking vooronderstellen : als van gestalte, stant, plaatselijke beweging, enz. wort lichaam genoemd.

---

*Deze Bepaling gebruikt Des Cartes om de plaatselijke beweging te verklaren, welke op datze wel verstaan werde, zoo staat te overweegen.*

*Dat hy door deel van de stof verstaat, al dat, 't welk gelijkelijk wort overgebracht, schoon dit al weer uyt veel deelen bestaan kan. "*

### 2.3 La définition des PPCIII. (Définition III)

Exactement comme la première et la seconde partie, la troisième partie contient une définition du corps, bien que moins explicite, sous la forme d'un axiome:

Des parties de la matière qui se meuvent dans la même direction et, dans ce mouvement, ne s'éloignent pas les unes des autres ne sont pas actuellement séparées<sup>25</sup>.

Et dans le texte original, on lit :

Partes materiae, quae sunt in motu versus eandem partem, & à se invicem in ipso motu non recedunt, non sunt actu divisae.<sup>26</sup>

Dans cet axiome, Spinoza explique donc que des parties de la matière constituent un tout à condition que ses parties ne s'éloignent pas les unes des autres. Les éléments essentiels de cette définition correspondent bien aux éléments essentiels de la définition que Spinoza donne dans l'*Abrégé de physique* de l'*Éthique*, que le philosophe hollandais était déjà en train d'écrire pendant cette période. Tout d'abord, Spinoza ne réfère pas dans cet axiome aux corps voisins comme dans sa définition II, puisqu'il ne réfère qu'aux parties du même corps. Et puis dans cette définition, Spinoza ne réfère qu'aux qualités mécanistes des parties : le mouvement et (le repos). Troisièmement, il s'agit bien d'un rapport mutuel des parties. Quatrièmement, d'après cette définition, un corps est toujours composé de parties de la matière et Spinoza identifie dans sa définition II des parties de la matière aux corps. Un corps est donc toujours complexe. Exactement comme dans l'*Abrégé*, Spinoza définit donc un corps comme un ensemble des corps composants qui est caractérisé par un rapport mutuel.

---

<sup>25</sup> Cf. PPC III ax. 4.

<sup>26</sup> Pieter Balling donne également un tradition littérale de cet axiome (définition 3) au page 103: "De deelen van de stof, die na een zelve zijde in beweging zijn, en in de zelve beweging onderling van malkander niet afwijken, zijn in der daat niet gedeelt. "

### 3. Le « démasquement » de Descartes.

Dans sa correspondance, Spinoza fait plusieurs fois des commentaires sur ses *PPC* en relation avec les *Principia*. Comme cela a déjà été dit, les idées exprimées dans son interprétation n'étaient pas toutes ses propres idées. Dans la préface, qui a été rédigée par Spinoza, Meijer explique que les *PPC* sont plutôt une réécriture des *Principia* d'une façon *more geometrico*, comme le titre complet le suggère, bien qu'Edwin Curley ait argumenté que les *Principes* – par opposition aux *Méditations métaphysiques* – sont déjà écrits sous l'ordre géométrique. D'après E. Curley<sup>27</sup>, Spinoza s'est donc trompé ! Par ailleurs, d'après Pierre-François Moreau, les *PPC* ont trop souvent été examinés d'après la préface de L. Meijer. P.F. Moreau argumente que les *PPC* sont beaucoup plus complexes<sup>28</sup>.

Dans son commentaire sur la première version de la préface de Meijer, Spinoza dit bien qu'il a ajouté et adapté des éléments : « *Pour la même raison, j'ai dû démontrer beaucoup de propositions simplement énoncées sans démonstration par Descartes et ajouter des choses omises par lui.* »<sup>29</sup> Cependant, il n'écrit nulle part qu'il a laissé tomber des questions. Pourtant il l'a fait ! Pourquoi ? Nous examinerons deux exemples : « la superficie du corps » et « le mouvement de la terre ».

#### 3.1 La superficie du corps.

Descartes introduit la notion de « superficie » dans l'article 15 des *Principia II* intitulé « Comment la superficie qui environne un corps peut être prise pour son lieu extérieur. » :

Ainsi nous ne distinguons jamais l'espace d'avec l'étendue en longueur, largeur et profondeur ; mais nous considérons quelques fois le lieu comme s'il était en la chose qui est placée, et quelquefois aussi comme s'il en était dehors. L'intérieur ne diffère en aucune façon de l'espace ; mais nous prenons quelquefois l'extérieur ou pour la superficie qui environne immédiatement la chose qui est placée (et il est remarqué que, par la superficie, on ne doit entendre aucune partie du corps qui environne, mais seulement l'extrémité qui est entre le corps qui environne et celui qui est environné, qui n'est rien qu'un mode ou une façon), ou bien pour la superficie en général, qui n'est point partie d'un corps plutôt qu'un autre, et qui semble toujours la même, tant qu'elle est de même grandeur et de même figure. [...]<sup>30</sup>

<sup>27</sup> Cf. Curley 1977.

<sup>28</sup> Cf. Moreau 2005.

<sup>29</sup> Voir lettre 15 de Spinoza à Meijer écrite en 1663.

<sup>30</sup> Dans le texte originale en latin Descartes écrit : " Notandumque est, per superficiem non hinc intelligi ullam corporis ambientis partem, sed solum terminum, qui medius est inter ipsum corpus ambiens & id quod ambitur, quique nihil aliud est quàm modus : vel certè intelligi superficiem in communi, quae non sit pars unius corporis magis quàm alterius, sed eadem semper esse censeatur, cùm retinet eandem magnitudinem & figuram."

Étonnamment, Spinoza n'utilise jamais la notion de «superficie» dans ses *PPC* et ne la commente nulle part dans le dictat de son cours privé, bien qu'il commente assez fidèlement toutes sortes de sujets que Descartes aborde avant et après l'article en question comme: le problème du vide, la question de l'atomisme, la raréfaction et la condensation, la question de l'infinité de mondes, la matière unique, etc. Pourquoi pas ?

Descartes redéfinit les concepts scolastiques d'espace, de lieux intérieurs, de lieux extérieurs et de superficie dans les articles 10 à 15 de ses *Principia II*. Frédéric De Buzon et Vincent Carraud<sup>31</sup> ont posé la question pertinente de savoir pourquoi Descartes consacre « tant de temps à des notions qui, fondamentalement, ne l'intéressent pas, puisque sa théorie les rend caduques et qu'il ne les utilisera à aucun moment de sa physique – l'analyse physique de la nature du mouvement puis de ses lois se faisant sans elles ? » Cependant, l'introduction de la notion de superficie par Descartes est à comprendre dans le contexte des controverses autour de l'interprétation de la Transsubstantiation de l'Eucharistie. Bien que cette question ait déjà existé tout au long du Moyen Âge, la controverse était tout à fait renouvelée à l'époque moderne à cause de deux éléments nouveaux. Tout d'abord, une nouvelle physique galiléenne-cartésienne développait l'interprétation plutôt littérale de la Transsubstantiation en question. Deuxièmement, le retour de ce sens littéral des Écritures chez les catholiques qui ne menait pas uniquement à des controverses importantes entre les catholiques et les protestants, mais aussi à des discordes entre les protestants eux-mêmes après le Concile de Trente (*Concilium Tridentinum*, 1545-1563). Ce concile avait confirmé le dogme de l'Église catholique selon lequel le vin et le pain sont transformés en sang et corps du Christ pendant l'Eucharistie:

« Parce que le Christ notre Sauveur a dit que ce qu'il offrait sous l'espèce du pain était vraiment son corps, l'Église de Dieu a toujours cru et aujourd'hui le saint Concile déclare que : par la consécration du pain et du vin, il se produit une conversion de toute la substance du pain en la substance du corps du Christ et de toute la substance du vin en la substance de son Sang, conversion qui est appelée par la sainte Église catholique, de façon adéquate, transsubstantiation. »<sup>32</sup>

Les scolastiques pouvaient sans problème expliquer que les qualités sensibles (les apparences) du pain et du vin restaient intactes pendant la transformation, bien que la substance change, d'après l'existence des accidents réels et des formes substantielles. Toutefois, selon Descartes, il n'existe qu'une matière dans l'univers et les corps qui étaient essentiellement des choses étendues n'avaient que des qualités mécanistes. En outre, selon

---

<sup>31</sup> Cf. F. De Buzon et V. Carraud, 1994, p. 61.

<sup>32</sup> G. Alberigo, *Les conciles œcuméniques*, Le Cerf, Paris, 1994, p. 1414.

*Principia II 23*, toutes les variétés qui sont en la matière comme les couleurs et les autres qualités sensibles dépendent uniquement des mouvements locaux de ses parties. Par conséquent, il existe des rapports mathématiques entre les apparences et la matière unique. Expliquer un changement de la substance sans changements des qualités sensibles était donc devenu un problème. Par l'introduction de la notion de « superficie », Descartes pouvait expliquer le changement substantiel sans recours aux accidents réels. D'après sa théorie, la Transsubstantiation est le remplacement d'une substance par une autre « sous la même superficie », puisque c'est toujours la superficie qui nous affecte et non pas la substance. On retrouve déjà la notion de « superficie » chez Aristote. Toutefois, d'après Aristote, la superficie est partie du corps. Chez Descartes, en revanche, elle ne l'est pas.

D'après Jean-Robert Armogathe, ce problème n'était pas une question insignifiante : « La question de la Transsubstantiation, dans sa complexité théologico-physique est une question cruciale pour la pensée du XVII<sup>e</sup> siècle, au moment où le discours philosophique se redéfinit. »<sup>33</sup> D'après Descartes, en revanche, qui voulait chercher une solution physique pour cette question théologico-physique, le problème était « très clair et aisé ». Descartes écrit, dans sa lettre à P. Vatier, que la Transsubstantiation, qui était, d'après les protestants, impossible à expliquer par la philosophie ordinaire, était très facile à comprendre par la sienne. En outre, en 1641, pendant la période de rédaction des *Principia*, il écrit à Mersenne qu'il sera même obligé de l'expliquer dans sa physique. En 1644, le jésuite Mesland interroge Descartes, comme les autres auteurs des sixièmes objections, sur la différence entre corps et superficie<sup>34</sup>. Quatre années plus tard, Arnauld interrogeait Descartes sur la distinction entre la chose étendue et l'extension locale. Descartes se dérobe dans ce dernier texte eucharistique et évoque le Concile de Trente. Descartes n'a donc jamais rédigé sa physique eucharistique. Il n'a fait que répondre aux questions des religieux. Pourquoi ? Dans la même lettre à M. Arnauld, il écrit qu'il craint « d'être accusé de témérité si j'osais déterminer quelque chose à ce propos » et qu'il aimerait « mieux exposer » ses « conjectures de voix que par écrit. » Le philosophe français a donc peur d'exprimer son opinion ouvertement. À la fin de sa lettre, il réfère de nouveau au Concile de Trente. Il revient donc à son point de départ.

Spinoza ne dit aucun mot de la notion de superficie dans son interprétation des *Principia II*. Probablement a-t-il bien compris que Descartes avait introduit cette notion dans sa physique pour des raisons non pas physiques, mais théologico-politiques. N'oublions pas que Spinoza avait dans sa bibliothèque les *Opera* de Descartes et ses lettres dans la traduction

<sup>33</sup> Voir Armogathe 2007, p. 172.

<sup>34</sup> Cf. Alquié 1998, vol. II, pp. 874-875.

néerlandaise de Glazemaker. Il était donc bien au courant de toutes les controverses et discussions à ce propos entre Descartes et Mersenne, Desgabets, Vatier, Mesland, Arnauld... Remarquons aussi que Spinoza habitait à Rijnsburg pendant la période de la rédaction des *PPC*. Ce village, situé près de Leyde, était à ce moment le véritable centre des collégiants, une secte protestante dissidente. Spinoza avait différents amis proches parmi ces « chrétiens sans église » qui n'acceptaient pas de dogmes et, par conséquent, pas le dogme de l'eucharistie. Par ailleurs, le philosophe hollandais écrit dans le scolie de proposition 13<sup>35</sup> de *PPC II* qu'il ne faut pas confondre la théologie avec la philosophie, justement après l'endroit où il aurait dû commenter la notion de « superficie ». En outre, la séparation de la théologie et la philosophie serait le thème central du deuxième et dernier livre que Spinoza a publié pendant sa courte vie, sept ans après la publication des *PPC*, à savoir *Le Traité théologico-politique*. L'adaptation au texte par Spinoza est donc tout à fait en phase avec les thèmes essentiels de ses autres publications.

Un des grands enjeux du *TTP* est l'interprétation de l'Écriture. Toutefois, nulle part dans ce livre Spinoza ne commente les mots fondateurs du sacrement de l'Eucharistie « *Ceci est mon corps* » et leurs différentes interprétations par les théologiens. Nulle part non plus il ne mentionne<sup>36</sup> le miracle de l'Eucharistie explicitement, bien qu'il consacre tout un chapitre – le chapitre VI – aux miracles en général. Ce n'est pas parce que Spinoza considérerait cette question comme strictement théologique bien entendu. Bien au contraire, d'après le philosophe hollandais, la question des miracles est une question entièrement philosophique:

Mais ici, dans le cas des miracles, l'objet de notre recherche – nous est-il possible de concevoir qu'il se produise dans la nature quelque chose qui contredise ses lois ou qui ne puisse pas en découler ? – est entièrement philosophique et je n'avais besoin de rien de semblable. Bien plus, j'ai estimé plus pertinent de dénouer cette question à partir des principes appris par la lumière naturelle, parce que ce sont les mieux connus. Je dis que je l'ai estimé plus pertinent, car j'aurais pu aussi la résoudre facilement à partir des seuls enseignements et principes de l'Écriture. Je vais le montrer brièvement pour que ce soit clair pour tout le monde<sup>37</sup>.

L'opinion du philosophe hollandais sur les miracles est claire: il n'y a pas de miracles ! Spinoza définit les miracles comme des phénomènes qui sont contraires aux lois naturelles universelles ou qui ne s'accordent pas avec elles ou n'en résultent pas. Spinoza

---

<sup>35</sup> Spinoza écrit dans le premier scolie de *PPC II 13*: « Sans doute, dit-on en théologie, que Dieu fait beaucoup de choses par bon plaisir et pour montrer aux hommes sa puissance, mais puisque les choses qui dépendent de son bon plaisir ne sont connues que par la révélation divine, elles ne devront pas être admises dans la philosophie où l'on ne recherche que ce qu'enseigne la raison, afin que la philosophie ne se confonde pas avec la théologie. »

<sup>36</sup> Dans sa réponse au nouvellement converti Albert Burgh, Spinoza fait une allusion à un certain Châtilon qui, pendant les guerres entre les catholiques et protestants, fit manger impunément des hosties à ses chevaux. Cf. Lettre 76.

<sup>37</sup> Cf. *TTP VI*, p. 273.

souligne, par un petit N.B. qu'il ajoute à ce chapitre, qu'il entend par Nature « non point la matière seule et ses affections, mais encore, outre la matière, une infinité d'autres choses. » Tout ce qui se passe dans cette nature, qui implique tout, se déroule selon des lois naturelles universelles. Il n'y a pas d'exceptions à ces lois : il n'y a pas de surnaturel et il n'y a pas de contre-nature comme il n'y a pas d'extranaturel :

Nous pouvons de nouveau conclure qu'un miracle, contra la nature ou au-dessus de la nature, est quelque chose de complètement absurde. Pour cette raison, on ne peut entendre par miracle, dans la Sainte Écriture, rien d'autre qu'un ouvrage de la nature, comme nous l'avons dit, qui excède la portée de l'intelligence humaine ou dont on croit qu'il l'excède.<sup>38</sup>

L'ami et médecin de Spinoza, L. Meijer, en revanche, a bien donné l'exemple du mystère de l'Eucharistie dans son livre dont on a longtemps pensé qu'il avait été écrit par Spinoza, à savoir «*Philosophia S. Scripturae Interpres*»:

Autre exemple, le sacrement de l'Eucharistie, dont les paroles fondatrices : « ceci est mon corps » sont tournées par les théologiens en des sens différents. Les Papistes les explicitent ainsi : ceci devient la substance du corps du Christ. Les Luthériens le comprennent de cette façon : Ce pain est localement uni au corps du Christ ; les Réformés enfin, l'interprètent ainsi : Ce pain est le signe du corps du Christ. Mais de ces trois explications discordantes, laquelle est vraie, laquelle est fautive ? Laquelle répond au sens que le Christ avait dans l'esprit quand il prononçait ces mots ? La philosophie l'a bien enseigné. Grâce à elle, en effet, les Réformés ont consolidé leur thèse et montré que celle des Catholiques et celle des Luthériens était absurde, puisqu'ils ont montré à partir des principes de la physique, que le pain, dont les accidents demeurent intacts, ne peut être transformé en la substance d'un autre corps, qu'un seul et même corps ne peut être en plusieurs lieux à la fois, ni deux corps en un seul et même lieu, et ils ont réfuté d'autres absurdités résultant nécessairement de ces opinions<sup>39</sup>.

Dans ce passage, Meijer se demande quelle interprétation les mots de Jésus du dernier repas « Ceci est mon corps » était vraie et laquelle était fautive: celle des Papistes, celle des Luthériens ou celle des Réformés. Étonnamment, Meijer continue en écrivant « La philosophie l'a bien enseigné ». D'après l'ami proche de Spinoza, c'est grâce à la philosophie que les Réformés ont pu consolider leur interprétation. Plus précisément, c'est grâce aux principes de la physique qu'ils ont pu démontrer que le pain ne peut pas être transformé en corps, puisque les accidents demeurent intacts. Le luthérien Meijer ne cache pas dans son livre sa sympathie pour la philosophie de Descartes. Par « la philosophie » et « les principes de la physique », il réfère donc clairement à la physique de Descartes. Comme cela a déjà été expliqué, Meijer connaissait très bien la physique du philosophe français, puisqu'il avait fait

---

<sup>38</sup> Cf. B. Spinoza, *TTP VI*, p. 253.

<sup>39</sup> Cf. L. Meyer, *La Philosophie interprète de l'Écriture Sainte*, Chapitre VI.

sa dissertation de doctorat en philosophie sur les qualités de la matière. Toutefois, il n'a pas réalisé que Descartes avait introduit la notion de superficie afin d'expliquer cette question plutôt en faveur des Papistes et non pas en faveur des Réformés. Meijer - pour qui l'Écriture doit être interprétée par la philosophie, contrairement à Spinoza, pour qui l'Écriture doit être interprétée par l'Écriture - utilise donc ici « la Physique » de Descartes dans une toute autre direction que Descartes lui-même.

Bien que Spinoza ne mentionne nulle part explicitement le mystère de l'Eucharistie, il y réfère tout de même plutôt indirectement dans la préface du *TTP*, qui était, le 19 juillet 1674, exactement comme le *Léviathan* de Hobbes et la *Philosophia S. Scripturae Interpres* de Meijer, interdit par la Cour de Hollande. Au paragraphe 9 de cette préface, Spinoza explique que rien n'est demeuré de l'antique religion sinon le culte extérieur et que cette religion consiste en des mystères absurdes [*absurdis arcanis*]. D'après Fokke Akkerman<sup>40</sup>, par la notion de « mystères absurdes », Spinoza vise ici non seulement le saint sacrement en général, mais surtout le mystère de l'Eucharistie, qui a mené à de nombreuses controverses dans les cercles protestants en Hollande. Par ailleurs, on retrouve cette même critique par rapport aux « mystères absurdes » dans le paragraphe 11 de la lettre<sup>41</sup> (lettre 76) de Spinoza, adressée au catholique Albert Burgh, où Spinoza critique, entre autres, l'Église catholique.

### 3.2 La théorie du mouvement des corps ultra relativiste.

Descartes a voulu remplacer, dans ses *Principia II*, la théorie du mouvement des Péripatéticiens par sa propre théorie du mouvement. Non seulement dans l'article 24, mais aussi dans d'autres articles, il critique clairement la définition scolastique du mouvement local qui s'accorde bien avec la notion du mouvement pris selon l'usage commun. D'après Descartes, les scolastiques définissaient le mouvement comme « l'action par laquelle un corps passe d'un lieu à un autre. » Le philosophe français réfute cette conception du mouvement

---

<sup>40</sup> Cf. B. Spinoza, *Theologisch-Politiek Traktaat* (Uit het latijn vertaald, ingeleid en van verklarende aantekeningen voorzien door F. Akkerman), Wereldbibliotheek, Amsterdam, 1997, p. 465.

<sup>41</sup> Spinoza écrit dans cette lettre: " Laissez donc cette superstition funeste, et reconnaissez la raison que Dieu vous a donnée ; cultivez-la si vous ne voulez pas vous ranger parmi les brutes. Cessez, je le répète, d'appeler mystères d'absurdes erreurs, et de confondre piteusement l'inconnu, le non encore connu avec des croyances dont l'absurdité est démontrée, tels les terribles secrets de cette Église que vous croyez surpasser d'autant plus l'entendement qu'ils choquent davantage la droite raison. » (Spinoza à Albert Burgh, 1675/1676)

parce que, d'après cette définition, nous pouvons dire qu'en même temps un corps se meut et ne se meut pas, puisque le concept de « lieu » dépend de notre pensée.

Toutefois, Descartes remplace cette théorie relativiste du mouvement des scolastiques par sa propre théorie double relativiste. Tout d'abord, Descartes réduit toutes les différentes sortes de mouvements qu'Aristote distingue à un mouvement: le mouvement local. Ce mouvement local est, selon la définition que Descartes donne, toujours relatif puisqu'il s'agit d'un transport par rapport à des corps environnants. Descartes refuse d'accepter aucun cadre référentiel absolu. En outre, selon la même définition, un mouvement n'est pas tout simplement un transport réel, puisqu'il y a un extra élément dans la définition. Remarquons que Descartes n'écrit pas que les corps voisins sont en repos, il écrit bien qu'ils sont considérés comme immobiles. Il faut donc quelqu'un qui les considère en repos. En dernière analyse c'est donc la *cogitatio* qui détermine les référentiels.

Spinoza a bien remarqué ce que Ferdinand Alquie<sup>42</sup> appelle « la relativité totale du mouvement » chez Descartes. L'auteur de l'*Éthique* n'a pas seulement ajouté ces remarques afin d'expliquer les aspects modernes de la définition cartésienne du mouvement opposé à la théorie péripatéticienne. Il est clair qu'avec ses remarques il a aussi voulu limiter le relativisme de la définition cartésienne.

Après avoir défini le corps dans la première des 5 remarques, Spinoza explique, dans la deuxième remarque, la distinction entre la force externe et le corps en mouvement (ou en repos). Dans la troisième remarque, le philosophe hollandais critique - exactement comme Descartes dans l'article correspondant - le relativisme de la théorie scolastique du mouvement : « *le lieu n'est pas quelque chose de réel mais dépend seulement de notre pensée, de telle sorte que le même corps peut être dit à la fois changer et ne pas changer de lieu* ». En revanche, Spinoza souligne directement après cette phrase que, d'après son interprétation de la définition cartésienne du mouvement, un corps ne peut pas être en même temps au repos et en mouvement « *car seuls certains corps déterminés peuvent être au même instant contigus au même corps mobile* ».

En outre, l'auteur de l'*Éthique* commence sa quatrième remarque en écrivant que le mouvement n'est pas à comprendre comme un transport dans le sens absolu. Son argument est fondé sur la réciprocité du transport du voisinage des corps contigus. Si un corps A est transporté du corps B voisin, il faut la même force du corps B voisin sur le corps A que du corps B voisin sur le corps A. Non seulement la force, mais aussi le transport est réciproque :

---

<sup>42</sup> Cf. Alquie 1998, vol. III, p. 173, note 1.

« car si le bateau est éloigné du sable, le sable aussi est éloigné du bateau ». Par conséquent le mouvement, qui est par définition un transport, est réciproque. D'après Spinoza, parlant absolument, il faut donc attribuer des mouvements égaux dans des directions opposées à l'un comme à l'autre des deux corps qui se séparent. Cette réciprocité mène à la conclusion absurde que des corps voisins, qui sont considérés par tous comme étant en repos, sont en mouvement. Par conséquent Spinoza réfute cette idée absolue du mouvement et semble introduire quand même un point de référence dans sa théorie du mouvement à savoir: les corps voisins qui sont considérés en repos non pas par une seule *cogitatio*, mais par tous. Le mot «tous»<sup>43</sup> est important ici, puisque Descartes mentionne bien dans ses articles toute sorte d'idées que Spinoza utilise dans son argumentation, bien que moins explicite, en combinaison avec d'autres éléments qui rendent le texte contradictoire. Cependant, Descartes n'argumente nulle part que les corps voisins de la définition cartésienne sont des corps considérés en repos par tous. De nouveau l'adaptation par Spinoza est tout à fait cohérente avec ce qu'il écrivait dans son chef d'œuvre qu'est l'*Éthique*. Dans la *EII*, Spinoza fait une distinction entre la connaissance du premier genre et la connaissance du deuxième genre. Selon *EIIax.4* et les postulats 3 et 6 de l'abrégé de physique, un corps humain est affecté de diverses façons par de multiples corps extérieurs. Simultanément l'esprit - qui est l'idée du corps humain - a des idées de ces corps extérieurs. Ces idées primaires des affections du corps humain qui sont, selon *EII26*, le seul début de toute connaissance des corps extérieurs sont confuses et mutilées ou autrement dit inadéquates. Par ailleurs, ces idées sont la seule source des idées inadéquates. D'après *EII38cor*, *EII39*, *EII39cor* et *EII40*, toutes les idées des aspects communs des corps externes [*notiones communes*] sont, en revanche, nécessairement adéquates. Selon cette théorie de la connaissance, un corps est donc en repos si tous les esprits ont une idée en commun de ce corps comme étant en repos. Une idée que Spinoza, comme cela a été expliqué, évoque déjà dans ses *PPC*.

En plus, dans une cinquième et dernière remarque, Spinoza critique le relativisme causé par le fait qu'un corps qui fait partie des autres corps peut par conséquent faire partie d'un nombre infini de mouvements ou de repos de ces différents corps. Spinoza propose de n'attribuer à chaque corps qu'un mouvement caractéristique, afin de ne pas tomber dans un relativisme inintelligible de « tout est vrai ». Différents éléments que Spinoza fournit ici en faveur d'une réduction du relativisme sont déjà dans le texte de Descartes, mais Spinoza les

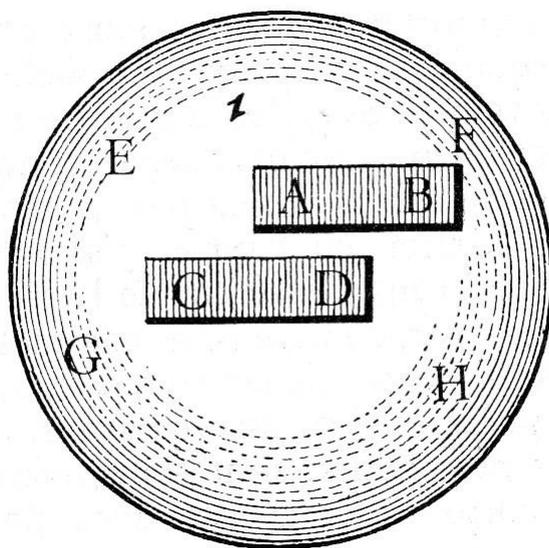
---

<sup>43</sup> Dans le texte latin nous lisons: " Verum quamvis ea corpora, à quibus separantur alia, tanquam quiescentia spectentur, ac etiam talia vocentur, tamen recordabimur, quòd id omne, quod in corpore moto est, propter quod moveri dicitur, etiam sit in corpore quiescente."

résume, les explicite et les débarrasse des explications qui rendent obscur le texte du philosophe français.

Spinoza a donc dans ses remarques bien réduit les éléments relativistes dans la définition cartésienne du mouvement local. Descartes, en revanche, a vraiment exploité ce relativisme ! Pourquoi? D'après Alexandre Koyré, cet ultra relativisme n'est pas originel chez Descartes, il ne l'adopte que pour concilier l'astronomie cartésienne ou plus simplement le mouvement de la terre avec la doctrine officielle de l'Église. Ce que Koyré appelle « une bizarre et curieuse théorie du mouvement » n'est donc qu'un masque qui rend la mécanique cartésienne « contradictoire et obscure ».

Dans l'article 30, le philosophe français applique sa théorie du mouvement sur le mouvement de la terre. Descartes illustre son explication par une image<sup>44</sup> qui est exactement comme l'explication elle-même tout à fait absente<sup>45</sup> dans les *PPC* de Spinoza. Le point de départ de Descartes est de nouveau sa définition du mouvement. Cette fois il souligne un autre élément de la définition à savoir qu'un corps est ce qui est transporté tout entier. Par conséquent, pour que la terre soit en mouvement, la terre doit être entièrement en mouvement.



Toutefois, Descartes distingue dans le voisinage de la terre EFGH deux corps différents qui touchent la terre: le corps AB et le corps CD. Au moment où le corps AB se meut de E

<sup>44</sup> Spinoza ne copie pas cette image dans les *PPC* bien que il ait copié toutes les autres et ajouté de nouvelles. En revanche, l'image que Descartes donne pour illustrer l'idée d'un "cercle, ou anneau, de corps qui se meuvent ensemble" par exemple est donné par Spinoza pas une fois mais trois dans une version adaptée. L'idée d'une chaîne causale des corps est une idée essentielle dans la philosophie de Spinoza, qui est aussi déjà développé dans la dissertation de L. Meijer.

<sup>45</sup> L'explication concernant le mouvement de la terre est aussi absente dans la dissertation de L. Meijer.

vers F, le corps CD se meut dans la direction opposée de H vers G. Les transports des deux corps sont donc contraires les uns aux autres. Le raisonnement de Descartes par rapport au mouvement de la terre mène donc à une contradiction puisqu'AB bouge vers l'Orient<sup>46</sup>, alors que CD bouge vers l'Occident. Descartes conclut que « nous nous contenterons de dire que le corps AB et CD, et autres semblables, se meuvent et non pas la terre. », puisqu'« il y aurait en cela trop d'embarras ». Toutefois, directement après avoir écrit que la terre est en repos, Descartes continue en écrivant : « Mais cependant nous nous souviendrons que tout ce qu'il y a de réel dans les corps qui se meuvent, en vertu de quoi nous disons qu'ils se meuvent, se trouve pareillement en ceux qui les touchent, quoique nous les considérons comme en repos. » Par conséquent, d'après le principe de la réciprocité du mouvement, la terre est aussi en mouvement, bien que Descartes ne le dise pas explicitement.

Le raisonnement de Descartes dans cet article illustre donc bien qu'il avait besoin d'une théorie ultra relativiste du mouvement afin de démontrer que la terre est en repos et en mouvement. Le philosophe français avait reporté son *Le Monde* après avoir reçu la nouvelle que Galilée<sup>47</sup> était condamné en 1632. Il était donc bien au courant des dangers de la défense d'une théorie copernicienne qui était si largement établie dans *Le Monde* et *Les Dioptriques*, mais complètement absente dans les *Principia*. Exactement comme dans la question de la Transsubstantiation il avait peur d'exprimer ses propres idées ouvertement. Sa théorie de superficie et sa théorie du mouvement de la terre étaient donc deux éléments d'un masque qu'il a mis afin de convaincre sa communauté qu'il pouvait expliquer ses deux questions d'après sa physique.

Malgré les efforts de Descartes, il a été condamné. Les rapports du dossier secret<sup>48</sup> des deux censeurs qui ont mené à cette condamnation et à la mise à l'index romain de plusieurs écrits latins de Descartes mentionnent clairement les deux principes en question. Parmi ces ouvrages, on compte les *Principia*, condamnés en 1663, date de la publication des *PPC*. Le religieux Spinula a bien remarqué que Descartes prétend expliquer l'état actuel du monde sans matière première, formes substantielles ni accidents réels. Deuxièmement, il a également indiqué comme problématique ce que Descartes écrit concernant « le mouvement de la

---

<sup>46</sup> Descartes a dans l'article 30 des *Principes II* inversés les termes "occident" et "orient" et "levant et couchant". Ce lapsus rend l'explication dans cet article 30 encore plus obscure.

<sup>47</sup> D'après Pietro Redondi la vraie raison de la condamnation de Galilée n'était pas sa défense du copernicanisme mais plutôt sa nouvelle doctrine des qualités, qu'il a expliquée pour la première fois dans *l'Essayeur* (1623), qui ne permettait plus d'expliquer la Transsubstantiation (cf. Redondi 1983).

<sup>48</sup> Cf. Armogathe 2001.

terre ». Johannes Augustinus (Tartaglia) à son tour a mentionné la doctrine physique de l'eucharistie comme un des deux lieux problématiques.

#### 4. Conclusion:

Depuis longtemps déjà *Les Principes de la philosophie de Descartes* ont été considérés comme un ouvrage moins important dans l'œuvre de Spinoza qui nous apporte peu sur la philosophie de Spinoza et son développement.

En effet, en ce qui concerne la conception du corps, Spinoza semble copier littéralement des définitions de Descartes. Toutefois, un examen plus détaillé de cet ouvrage hétérogène montre clairement qu'il y a déjà des éléments tout à fait spinozistes en rapport avec la conception du corps.

Premièrement, Spinoza remplace « étendue » par « mouvement » comme sujet immédiat dans sa définition scolastique du corps de la première partie. Deuxièmement, il explicite la circularité dans la définition cartésienne des *Principia II* qui lui donne une place centrale. Par ailleurs, ces deux adaptations par rapport aux textes de Descartes sont tout à fait cohérentes avec la définition du corps de l'*Abrégé de physique* de son chef d'œuvre, l'*Éthique*, et sa critique fondamentale par rapport à « tous les principes cartésiens de la nature » exprimée dans sa lettre à Tschirnhaus quelques mois avant sa mort.

En outre, chaque partie des *PPC* contient une définition du corps qui reflète un stade dans l'évolution du concept en général et dans l'évolution de Spinoza en particulier: une définition en terminologie scolastique, une définition cartésienne moderne et une définition plus dynamique, plus spinoziste. Par ailleurs, il y a dans la première partie une définition intermédiaire :

La substance qui est le sujet immédiat de l'étendue, et des accidents qui présupposent l'étendue, comme de la figure, de la situation, du mouvement dans l'espace, etc., est appelée *Corps*. (*PPC I, Définition I*)

Le corps est sujet immédiat du mouvement dans l'espace (*par la Définition 7*) (*PPC I, Définition intermédiaire*)

Que par partie de la matière il entend tout ce qui peut être transporté à la fois, encore que cela même puisse être à son tour composé de beaucoup de parties ; (*PPC II, Définition II*)

Des parties de la matière qui se meuvent dans la même direction et, dans ce mouvement, ne s'éloignent pas les unes des autres ne sont pas actuellement séparées. (*PPC III, Définition III*)

Spinoza n'a pas uniquement changé le texte de Descartes et ajouté de nouveaux éléments, il a exceptionnellement aussi supprimé tout simplement certains sujets. Il n'a par exemple pas du tout abordé les sujet « superficie » et « mouvement de la terre » des *Principia II*, bien que la correspondance de Descartes pendant la période de la rédaction des *Principia* montre clairement que ses sujets étaient tout de même importants dans les démarches du philosophe français. D'après sa correspondance et ce qu'écrit l'ami de Spinoza, L. Meijer, il est clair que Spinoza connaissait cette correspondance et connaissait par conséquent les controverses autour de ses sujets. Tout d'abord, il a bien vu que Descartes avait introduit la notion de superficie afin d'expliquer le mystère de l'Eucharistie. Et puis il a bien remarqué que Descartes avait introduit une théorie ultra relativiste du mouvement pour argumenter que la terre était en mouvement et pas en mouvement après l'affaire Galilée.

Spinoza a donc supprimé deux éléments<sup>49</sup> importants de la « Physique » de Descartes que le philosophe français avait introduits pour des raisons non physiques, mais théologico-politiques. Ainsi le philosophe hollandais a démasqué – tout à fait cohérent avec ce qu'il écrira dans le *TTP* - la physique de Descartes en lui enlevant deux éléments qui ont joué - malgré les efforts du philosophe français - un rôle majeur dans la condamnation, en 1663, de l'auteur des *Méditations Métaphysiques* par l'Église catholique. Pendant cette année, Spinoza a publié ses *PPC* et les *Principia philosophiae* ont été mis à l'index.

---

<sup>49</sup> L'enlèvement du masque de Descartes par Spinoza peut être intégré dans la théorie défendue par Jonathan Israel dans son article "*Spinoza as expounder, Critic and 'Reformer', of Descartes*" parce que à la fin les adaptations ont rendu ces textes – certainement aux yeux de Descartes – hérétiques. Dans cet article l'auteur du *Radical Enlightenment* argumente que "De Principiis Cartesianae is in some sense an act of deliberate philosophical subversion of Cartesianism and, moreover, integrally part of Spinoza's effort, and that of collaborators like Lodewijk Meijer and others of his circle, to establish his own philosophy in some sense by covert strategy."

### *Bibliographie.*

#### *Œuvre de Spinoza.*

Spinoza (1664), *Renatus Des Cartes - Beginzelen der Wijsbegeerte I en II deel - Na de Meetkonstige wijze beweezen*; vertaalt uit 't Latijn door P.B., J. Rieuwertsz, Amsterdam.

Spinoza (1925), *Opera*; edited by Carl Gebhardt, reprint, Carl Winter, Heidelberg, 4 vols.

Spinoza (2011), *The Vatican Manuscript of Spinoza's Ethica*; edited by L. Spruit and P. Totaro, Brill, Leiden/Boston.

Spinoza (1999), *Oeuvres III - Traité Théologico-Politique*; sous la direction de P.F. Moreau, puf, Paris.

#### *Sources.*

Bontekoe, C. (1680), *Brief Aan Johan Frederik Swetzer, Gesegt Dr Helvetius, Geschreven en Uytgeeven tot een Korte Apologie voor den Grote Filosooph Renatus Descartes en sijne regsinnige navolgers [...]*, Hagen, 's Gravenhage.

Descartes, R. (1998-99), *Oeuvres philosophiques*; édition de F. Alquié, Éditions Classiques Garnier, Paris.

Meijer, L. (1660), *Disputatio philosophica inauguralis, de materia, ejusque affectionibus, motu, et quiete [...]*, Franciscus Hackius, Leiden.

Meyer, L. (1660), *Dissertation philosophique inaugurale sur la matière, et ses affections, le mouvement et le repos*, in Bouveresse, R. (1992), *Spinoza et Leibniz - L'idée d'animisme universel*, puf, Paris, pp. 295-304.

#### *Etudes.*

Armogathe, J.R. (2007), *L'explication physique de l'Eucharistie*, in Armogathe, J.R. (2007), *La nature du monde – Science nouvelle et exégèse au XVIIe siècle*, puf, Paris, pp. 149-173.

Armogathe, J.R. (2001), *La première condamnation des oeuvres de Descartes, d'après des documents inédits aux archives du Saint-Office*, in « Nouvelles de la République des Lettres », II, pp. 103-137.

Coppens, G. (2003), *Spinoza's Beginselen van de Cartesiaanse Wijsbegeerte. Vernieuwing of oude wijn in nieuwe zakken?*, in Coppens, G. (ed.), *Spinoza en de scholastiek.*, Acco, Leuven/Leusden, pp. 69-89.

Curley, E. (1977), *Spinoza as an Expositor of Descartes*, in Hessing, S. (ed.), *Speculum spinozanum*, Routledge & Kegan Paul, London, pp. 133-142.

De Buzon, F. et V. Carraud, V. (1994), *Descartes et les "Principia" II - Corps et mouvement*, puf, Paris.

Garber, D. (1992), *Descartes' Metaphysical Physics*, University of Chicago Press, Chicago.

Israel, J. (2007), *Spinoza as expounder, Critic and 'Reformer', of Descartes*, in « *Intellectual History Review* » 17, n.1, pp.59 – 78.

Klever, W. (1988), *Moles in motu – Principles of Spinoza's Physics*, in « *Studia Spinozana* », vol. 4, pp. 165-194.

Koyré, A. (1966), *Études galiléennes*, Hermann, Paris, 1966.

Lécrivain, A. (1977 & 1978), *Spinoza et la physique cartésienne*, Cahiers Spinoza, Éditions Réplique, Paris, 1 et 2, 1977, 235-265, et 1978, pp. 93-206.

Lüthy, C. (2005), *The Confesionalization of Physics: Heresies, Facts and the Travails of the Republic of Letters*, in Brooke, J. & I. Maclean, I. (eds.), *Heterodoxy in Early Modern Science and Religion*, OUP, Oxford.

Morgan, M.L. (2002), *Introduction to the Principles of Cartesian Philosophy and Metaphysical Thoughts*, in Shirley, S. (2002), *Spinoza - Complete Works*, Hackett Publishing Company Inc., Indianapolis/Cambridge, pp.108-109.

Moreau, P.F. (2005), *Les Principia de Spinoza*, in « *Rev. Hist. Sci.* », 58, n. 1, pp. 3-66.

Mouy, P. (1934), *Le développement de la physique cartésienne (1646-1712)*, Vrin, Paris.

Gilson, E.(1923), *Spinoza interprète de Descartes*, in « *Chronicon Spinozanum* », 3, pp. 68-87.

Redondi, P. (1983), *Galileo eretico*, Einaudi, Torino.

Totaro, P. (2000), "*Ho certi amici in Ollandia*": *Stensen and Spinoza – science verso faith*, in Ascani Kermit, K., Kermit e G. Skytte, H. (eds.), *Niccolò Stenone: Anatomista, geologo, vescovo*, "L'ERMA" di BRETSCHNEIDER, Romae, pp. 27-38.

Van der Hoeven, P. (1961), *Metafysica en fysica bij Descartes*, Proefschrift, Rijksuniversiteit Gorinchem, J. Noorduyn en zoon N.V., Groningen.

Van der Hoeven, P. (1973), *De cartesiaanse fysica in het denken van Spinoza*, Mededelingen XXX, Spinozahuis, E.J. Brill, Leiden.

### *Abstract.*

Spinoza's *Principles of Cartesian Philosophy* is often presented simply as an interpretation of Descartes' *Principia* that does not reveal anything significant about Spinoza's philosophy and its development. This paper, however, shows that Spinoza altered Descartes' text in a way congruent with what he would later write in his *Theological Political Treatise* and the *Ethics*. More precisely, this paper concentrates not on what Spinoza added to Descartes' texts but on how he presented them. The paper furthermore examines questions that were obviously important for Descartes but absent in

Spinoza's interpretation. Finally, this paper examines two concrete examples to show that Spinoza's adaptations function as an unmasking of Descartes' physics.